

Une nuit sans couleur

Stéphanie Pelletier

Numéro 140, février 2014

Phobies

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71462ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pelletier, S. (2014). Une nuit sans couleur. *Moebius*, (140), 131–134.

STÉPHANIE PELLETIER

Une nuit sans couleur

C'est la nuit. La nuit est bleue. Ce doit être juste avant l'aurore. Maman dort sur le divan parce que papa la frappe sans le vouloir. C'est comme une sorte de somnambulisme violent. Elle couche toujours là maintenant. Elle m'a dit que papa se bat tout seul dans son sommeil; qu'il ronfle aussi. C'est pour ça qu'elle s'installe dans le salon. J'en ai l'habitude.

Ma chambre est au même étage. Je me suis levée, je ne me rappelle plus pourquoi. Il fait froid. J'ai une camisole et des petites culottes blanches. Pas de pyjama. Je dois être très jeune parce que j'ai presque le physique d'un petit garçon. Maigre, pas de seins, pas de hanches. Je cours autour de la table. Il me semble que le tapis est gris et que les meubles sont en mélamine blanche. En réalité, lorsque j'avais cet âge, les meubles étaient bruns et le tapis orange.

Quand je repense à ma mère à cette époque, j'ai un souvenir tragique. Elle connaissait toutes les chansons tristes de Francis Cabrel par cœur. Dans un cahier vert, elle avait écrit les paroles à la main en mettant la radiocassette sur pause à chaque phrase. Elle les chantait pendant des soirées entières. J'étais exclue de ces moments.

Avec moi, elle était gentille. Elle mettait la musique à tue-tête et je dansais en maillot de bain en inventant des chorégraphies. Elle était belle à pleurer. Sa peau sentait la noix de coco et le soleil.

Dans ce souvenir bleu, elle dort en boule sur le divan. Elle est en position fœtale et la couverture la momifie si bien, qu'on ne voit que son visage. Il est grave et douloureux. Ma mère a toujours dormi comme ça, les sourcils

froncés. Moi, je cours autour de la table. Je ne sais pas pourquoi.

Il fait froid, j'ai peur et la lumière est bleue.

Puis, quelqu'un m'agrippe par derrière.

Après, je ne me souviens de rien.

C'est la nuit. La nuit est verte. Nuit de février et d'aurores boréales. Assise sur mon lit, j'essaie de convaincre mon chat de rester à mes pieds. Je l'installe entre mes jambes. C'est comme ça qu'il aime dormir. Mais je n'arrive pas à le retenir. Il saute en bas du lit. Je pleure. J'essaie de m'assoupir depuis une heure au moins. Dès que je ferme les yeux, je crois entendre des pas qui glissent dans le corridor vers ma chambre. J'appréhende l'apparition; les gémissements d'une femme spectre. Ma mère m'a installé un matelas sur le plancher de sa chambre. Il y reste en permanence maintenant pour m'accueillir lorsque je cède à mes terreurs nocturnes. J'ai douze ans et j'ai honte.

Résignée, je ramasse mes couvertures qui peinent à tenir entre mes bras. Je les traîne jusqu'au sous-sol, elles glissent sur chacune des marches de l'escalier. Je les entends frotter sur le plastique qui protège le tapis. Ma chambre est la seule de l'étage. Mes parents dorment en bas, séparés. La porte de maman n'est pas complètement fermée. Elle laisse toujours une petite fente, parce qu'autrement, les gonds font un boucan d'enfer. Malgré cette précaution, les peintures craquent. Je vois dans l'obscurité la tête ébouriffée de maman qui sursaute et me regarde, éberluée. D'une voix plaintive, elle me demande si j'ai encore de la difficulté à dormir. Elle zozote parce que ses dents flottent dans un verre d'eau. Je lui réponds que j'ai peur. Elle me propose de m'installer sur le matelas. Les draps y sont déjà, il ne me reste qu'à placer mes couvertures. Je m'étends sans allumer la lumière et me recouvre avec la catalogne et la douillette. Je n'ose pas bouger. Ni me racler la gorge. Maman a le sommeil léger et elle me prie souvent d'arrêter de remuer. Parce qu'elle sursaute à chaque mouvement. Je m'endors plusieurs minutes plus tard.

Je ne sais plus quand j'ai arrêté de dormir dans la chambre de ma mère.

C'est un souvenir qui sent le tapis humide.
Il porte la même honte que le pipi au lit.

C'est l'aurore. Une aurore grise et jaune. Le vent qui entre par les fenêtres ouvertes sent la fumée. Il y a un feu sur la Côte-Nord. Dehors, les oiseaux se sont mis à siffloter. Un chant plutôt drôle quand on rentre un peu saoul d'une soirée bien arrosée. Un chant terrorisant quand on est installé depuis deux heures sur le divan du salon, les yeux grands ouverts. La température est étouffante. Un trente-cinq degrés très rare dans le Bas-du-Fleuve. Je perçois comme une odeur d'urine de chat. Mais ce pourrait être la maison entière qui suinte l'humidité ambiante. J'ai enlevé le bas de mon pyjama sans m'en rendre compte pendant mon sommeil. Je me suis éveillée avec seulement le haut et des petites culottes.

Pas un cauchemar, non. Ni la peur des fantômes, du démon, ou des psychopathes. Ce genre de terreur m'a quittée quand j'ai emménagé dans ma maison à la campagne. Elles sont devenues désuètes. Le souvenir d'une facture impayée d'abord, le peu d'argent restant dans mon compte, la manière ignoble dont je me suis adressée à ma mère, puis les contrats que je cumule et toutes les tâches qu'ils exigent ont remplacé les anciennes peurs. À chaque retour d'appel oublié, à chaque courriel que je n'ai pas encore envoyé, à chaque relation humaine sabotée, mon cœur se met à battre un peu plus fort. Je le sens dans ma gorge et dans ma tête. Je lutte pour me rendormir mais n'y arrive jamais, et c'est le divan qui finit par accueillir mes angoisses. Alors tout se met à tourner dans mon esprit, étrangement lié par un sens qui n'existe pas en plein jour. Un sens qui semble se dissoudre sous la lumière du soleil. Les amours malheureuses répondent aux dettes accumulées qui rebondissent sur les tâches à accomplir. Et moi au milieu de tout ça. Qui ne peut qu'en être la cause. Je me déteste. J'avais peur autrefois des monstres, de la violence et du sang. J'avais des peurs qui rendaient possibles le vaste, les étoiles et les aurores boréales. Aujourd'hui le monstre, c'est moi. Et les terreurs se bornent à de vulgaires préoccupations quotidiennes. Le monde a rétréci.

Ma réflexion débouche inmanquablement sur une envie de fuir. De quitter le pays pour ne jamais revenir. Il me semble que j'entends du verre brisé dans ma tête, comme si le geste de casser les fenêtres était un symbole de liberté. C'est pourtant pour entrer par effraction d'habitude qu'on brise les fenêtres. Enfin je réalise que j'aurais beau m'enfuir au bout de la terre, je ne serais jamais débarrassée de moi-même. Le verre est incassable. Les portes sont verrouillées du dehors. Les murs insonorisés.

C'est à ce moment, toujours, que je pense à mourir. Terrasser le monstre qui m'habite une fois pour toutes et qui m'inflige de telles souffrances. Éteindre la fréquence obsessive. Passer enfin à la véritable obscurité. À une nuit sans couleur.

Puis, je t'entends remuer dans ta couchette. Malgré la porte de ta chambre fermée. Le bruit des couvertures froissées que tes mouvements provoquent. Quelques rires et paroles inaudibles que tu laisses échapper de ta petite voix haut-perchée. Je recommence à voir les murs de la maison ornés de tes dessins multicolores. Je me souviens qu'hier je t'ai promis des crêpes avant ton cours de claquettes en tutu. J'anticipe déjà l'odeur de tes cheveux et le petit choc de statique que nous échangeons tous les matins quand je t'embrasse. Tu me tires hors de moi-même. Ta vie lave la pièce à grande eau. Chasse la mort qui retourne se terrer dans les coins.

Avant d'aller te chercher, je m'empresse de remettre les couvertures et les oreillers sur mon lit. Pour éviter que tu devines que je passe mes nuits sur le divan du salon.

Ainsi je retarde le jour où tu comprendras qu'il existe des angoisses si grandes, qu'elles nous ravissent même les rêves.